

Le petit berger qui a vaincu les géants du béton¹

David gagne encore contre Goliath. Et cette fois-ci il prend le nom d'un berger sarde : Ovidio Marras, de Tuerredda dans la province de Cagliari.

Ovidio Marras a 85 ans et il est berger. Maigre², les traits marqués, la peau durcie par le soleil et le travail. Il porte un uniforme militaire : chemise à carreaux, béret vert sur la tête, pantalon de grosse toile³. Depuis 82 ans il vit ici, autrefois avec toute sa famille, puis avec son frère paralysé et maintenant avec seulement ses bêtes et sa sœur Giovanna, dans une minuscule maisonnette à quelques mètres de Tuerredda, la plage de Teulada, en Sardaigne, considérée par le *National Geographic* comme l'une des plus belles au monde. Autour de lui il y a des villas, des hôtels, mais surtout des chantiers touristiques qui risquent de détériorer ce paradis terrestre entre Capo Malfatano et Capo Spartivento⁴. Un lieu si beau qu'il⁵ a attiré l'attention, non seulement des touristes du monde entier mais aussi des grands groupes immobiliers, qui au fil des ans ont commencé à construire absolument partout : béton sur béton.

Ainsi, jour après jour, Ovidio a vu sa petite maison, un *furriadroxius* comme on appelle ici les anciens habitats agricoles monofamiliaux sardes, se faire encercler. Les semaines passant, elle a semblé se faire de plus en plus petite, à l'ombre des grands immeubles neufs. Mais lui a résisté, en continuant à faire son travail comme le lui ont enseigné ses parents, un peu berger et un peu paysan. Et il a dit non à l'argent (tant d'argent) que le colosse qui bâtissait tout autour lui offrait pour partir, débarrasser ses affaires et laisser la place aux nouvelles constructions plus modernes. Il a refusé et a continué sa vie, dans une cohabitation difficile, et souvent douloureuse aussi. « Ils ont tué mon chien », raconte-t-il dans un dialecte sarde difficilement compréhensible pour qui n'est pas de l'île, « parce que dès qu'il les voyait descendre sur la plage il les suivait et leur aboyait après. Et un jour ils l'ont tué ». Mais même cette fois-là Ovidio n'a pas plié. Il a continué à supporter. Et puis, il y a six ans, le onzième nouvel hôtel a envahi la route de campagne près de chez lui. Ce jour-là il a dit ça suffit. Et c'est ainsi que lui, un petit homme de 85 ans, a intenté un procès à la Sitas, le groupe immobilier qui a bâti 140 000 mètres cubes sur 700 hectares de côte avec des industriels du calibre de Caltagirone, Mercegaglia, Benetton, Toti, Toffano, et au groupe Monte dei Paschi di Siena. Lui qui n'est allé à

¹ littéralement : « ciment ».

² ou « le corps émacié »

³ *Fustagna* (ou *fustagno*) = futaine. Ce mot n'étant pas très courant en français, on peut traduire par « de grosse toile ».

⁴ Ou « le cap Malfatano et le cap Spartivento ».

⁵ Littéralement : « Si *belle* qu'elle ». Dans une telle phrase, l'adjectif se rapporte normalement à un substantif se trouvant dans la phrase immédiatement précédente or, ici, la phrase qui précède ne contient aucun substantif féminin singulier et il est vraisemblable – et logique au niveau du sens – que « *bella* » se réfère en fait à « *Tuerredda, spiaggia di Teulada* », dont il était question deux phrases avant. On a donc deux possibilités pour traduire « *Tanto bella che ha richiamato...* » : soit « Teuredda est une plage si belle qu'elle a attiré... » ou, plus simplement et sans rien changer au sens du texte, « Un lieu si beau qu'il a attiré... ».

l'école que jusqu'au CM1, qui écrit et lit avec difficulté, le dos désormais mal en point qui lui permet seulement de prendre soin de ses champs. Mais il a en tête une idée bien claire : « La route, elle était là avant qu'ils arrivent, avant qu'ils naissent eux et leurs pères », explique-t-il, « mais ils sont arrivés pleins d'arrogance et ils ont dévié la route, ils ont tout détruit. Moi je me souviens encore quand il y avait les oliviers ici, et maintenant ils n'y en a plus. Pourquoi ils ont contruit aussi sur la route qui mène à ma maison ? Ils l'ont fait exprès, ils se seront dit "on encercle sa maison, comme ça il sera obligé de s'en aller". Ils pensent peut-être que les autres sont des idiots comme ils les aiment ».

Et c'est ainsi qu'il a engagé un avocat de renom et entamé sa bataille, sans crainte envers ces gros riches puissants et pleins de sous. « Je n'ai pas peur d'eux », confirme Ovidio, « je n'ai peur de personne. Parce que c'est eux qui sont contre moi, pas moi contre eux ». Il a combattu et, au bout de six ans, il a gagné, contraignant le groupe immobilier à démolir l'hôtel de dix étages, deux portails et d'autres bâtiments contruits sur sa route. « J'ai raison et c'est pour ça que forcément je devais gagner, même si eux ils ont tant d'argent », répète le berger paysan. Dans son camp se sont rangées les organisations environnementales comme « Italia Nostra », qui ont dénoncé l'invasion du béton dans un lieu préservé et le manque de respect pour les cours d'eau et les autres beautés naturelles qui sur le papier, au contraire, devaient être protégées. C'est vrai, certains habitants de cette partie très pauvre de l'île ont critiqué son intransigeance, avec l'espoir de voir, dans la réalisation des projets touristiques, un nouvel avenir pour les jeunes du coin. Et les institutions elles-mêmes lui ont donné tort, comme la mairie de Teulada et la Région Sardaigne, qui avaient au contraire officiellement autorisé l'opération. Ce qui est sûr c'est que l'humble Ovidio est plus heureux maintenant, il a lutté et il a défendu sa terre, son petit paradis, où il est né et a grandi, où il a travaillé et a vieilli sans regrets : « Je ne suis pas quelqu'un qui rêve de vivre dans un endroit luxueux. Je ne sais même pas où est la Côte d'Emeraude. Moi je veux continuer à vivre sur cette terre, je veux qu'ils la laissent telle qu'on la connue ».